

## CINÉMA

D'ÉMILE BRETON

*Bonheurs de cinéma  
Ruiz, Fieschi***LES MYSTÈRES DE LISBONNE,**  
de Raoul Ruiz.

**C'est un feuilleton bourgeonnant en tous sens, d'un surgen montent en naissant** un autre et c'est un récit parfaitement maîtrisé par un maître jardinier qui sait faire de cette jungle un jardin des rêves. C'est un film du Chilien Raoul Ruiz adapté des *Mystères de Lisbonne*, du Portugais Camilo Castelo Branco, écrivain fécond du XIX<sup>e</sup> siècle (deux cent seize romans en quarante ans), chez qui Manoël de Oliveira trouva plus d'une fois l'inspiration. On aimerait, mais il n'existe pas de traduction française, le lire, pour connaître la part du romancier et celle du cinéaste dans ce foisonnement et cette rigueur tout ensemble à l'œuvre dans le film. Cela commence en effet dans un pensionnat religieux du siècle dernier. Un gamin, sans nom de famille et faute de mieux prénommé Joao, est traité de bâtard par un autre écolier. Bagarre, crise d'épilepsie, il est transporté inanimé dans sa chambre. Quand il s'éveille, un monde

« Plus on avancé dans le "réel", plus le doute s'installe. »

nouveau s'ouvre à lui : il a une mère, il est entouré d'affection, et peu à peu se découvre une famille, des amis, des ennemis, et même un nom : Pedro Da Silva. Il grandira. Il mourra. En quatre heures et un peu plus de film,

un religieux qui fut aussi gitan, soldat de Napoléon et pilier de salon dans la bonne société lisboète se découvrira fils d'un moine rencontré au chevet d'un mourant, un tueur à gages deviendra marchand d'esclaves et homme du monde. Cela parmi bien d'autres surprises. Ainsi va la vie quand un raconteur d'histoires a décidé qu'il serait maître de son déroulement.

**Tout s'enchaîne parfaitement et en même temps, là est la preuve d'une incontestable** maîtrise, plus on avance dans le « réel », plus le doute s'installe : et si tout cela, si cette vie si riche en péripéties, n'était qu'un rêve, le rêve d'un gamin seul au monde ? Le garçon avec lequel il s'était au début battu ne lui avait-il pas dit, le voyant comme toujours plongé dans sa lecture : « *Ce n'est pas dans tes livres que tu trouveras un père* » ? Or, tout se passe comme si c'était bien là, dans ses lectures romanesques, qu'il était allé le chercher. Car, dans ce film, un paysage engendre un récit, lande désolée où va se commettre un rapt d'enfant, parc de château où des amants se rencontrent, à moins que ce soit le récit qui suscite un paysage, ainsi ce château « vrai » à l'image de la représentation d'un théâtre de carton. Bref, l'ambiguïté. Aussi ne va-t-on pas la lever et on laissera le spectateur arriver avec ses doutes jusqu'à la mort du garçon, méchants punis et bons récompensés, sur des terres lointaines, Brésil d'opérette. Et même alors, on ne peut être sûr de rien. Par là ce film, avec ces élégantes arabesques dont on sait bien qu'elles doivent tout au cinéaste, panoramiques sur des salons où se croisent les conversations, action violente devinée par la portière ouverte d'un carrosse et ses fulgurances, un homme s'abattant au sol dans une pièce vide, est un grand bonheur pour le spectateur (cela se fait rare) en même temps qu'une leçon de cinéma. Et l'on n'oublie pas qu'il fut tourné pour la télévision, la version longue (car le film est en quelque sorte un court métrage) devant passer sur Arte au printemps prochain. Mais d'abord ne pas manquer ce plaisir à cueillir tout de suite, sur « la toile qui tremble ».